

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 114 (1969)
Heft: 11

Artikel: Les "trois voies" du communisme d'après Prague [fin]
Autor: Schneider, Fernand-Thiébaud
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343516>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Revue militaire suisse

Fondée en 1856 - Paraît tous les mois

Rédacteur en chef: Colonel-divisionnaire M. Montfort

Administration et édition:

Association de la Revue militaire suisse, 33, avenue de la Gare, 1003 Lausanne
Tél. 23 36 31. Chèques post. 10-5209 - **Impression et expédition:** Imprimeries Réunies S.A.
33, avenue de la Gare, Lausanne - **Annonces:** Permedia, département de Publicitas S.A.
pour la presse périodique. 9-11, rue du Prince, 1211 Genève 8.

ABONNEMENT: Suisse 1 an: Fr. 18.— / 6 mois: Fr. 10.— Prix du numéro
Etranger 1 an: Fr. 22.— / 6 mois: Fr. 12.— Fr. 2.—

Les « Trois voies » du communisme d'après Prague

(Fin)

III. LA CHINE, CETTE INCONNUE

Elle l'est à plus d'un égard. D'abord en tant que puissance orientale. En effet, rien n'est aussi éloigné de nos conceptions occidentales d'origine gréco-latine et chrétienne — basées sur la raison — que cette Chine de la synchrèse, des « trois voies » : Lao Tsé, Bouddha et Confucius...

Et l'écart entre ces deux mondes est tel que l'homme blanc n'a jamais réussi, dans le passé, à marquer profondément de son empreinte ce pays extrême-oriental comme il le fit jadis en Afrique et en Amérique.

A vrai dire, au cours des siècles, l'Européen s'est présenté, en Chine surtout, sous le visage de l'impérialiste, du colonialiste, si l'on excepte l'œuvre des missionnaires. Et même ceux-ci échouèrent généralement. Car il n'était pas en leur pouvoir d'imposer d'emblée une option ferme et exclusive à un peuple qui simultanément entendait suivre des voies multiples sans jamais en rejeter aucune.

C'est donc par la force que les grandes puissances faisaient valoir ici leurs vues, au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e, sans obtenir une adhésion du cœur d'un peuple traité, en dépit de sa civilisation plusieurs fois millénaire, en nation soumise.

En fait, le premier Blanc qui parla égalité aux Chinois, ce fut l'homme russe d'après 1917. Et l'éthique qu'il proposait à ses interlocuteurs jaunes, ce n'était certes pas celle de Confucius. Mais elle trouva un écho dans ce pays, qui s'assimila cette doctrine nouvelle, en l'adaptant à l'esprit local. Puis il l'érigea en véritable religion, spécifiquement chinoise. Et le voici maintenant qui défend la « pureté de la foi » communiste, accusant de « déviationnisme » les Soviétiques du moment, coupables d'avoir « trahi Lénine ».

Entre-temps, les savants et chercheurs chinois se sont approprié les connaissances techniques du monde blanc, tout en développant une autre et nouvelle science, bien chinoise, mais d'une haute qualité, attestée par divers Prix Nobel.

Voici donc ce pays aux 700 millions d'habitants engagé dans une immense compétition qui, espèrent sans doute ses dirigeants, doit le conduire au rang de grande — voire de première — puissance mondiale... Et dans cette ambitieuse entreprise la Chine de Mao, qui revendique le retour des territoires jadis arrachés par l'ancienne Russie à « l'homme malade d'Extrême-Orient », retrouve la vieille politique d'expansion et de domination de ses empereurs.

En somme, c'est un combiné de communisme et d'impérialisme — tous deux bien chinois — que doivent désormais affronter, en Extrême-Orient, Soviétiques et Américains, unis ici par un même ennemi commun : Mao Tsé-Toung.

Pourtant dans l'immédiat cette Chine est politiquement littéralement encerclée par un monde de pays qui, sans lui être tous officiellement hostiles, sont tout au moins liés par engagement ou par intérêt à l'Occident ou à l'Union soviétique :

- L'URSS elle-même sur plus de 7000 km,
- la Mongolie Extérieure, où stationnent six divisions russes,
- l'Iran, lié à la fois aux Soviétiques et aux Américains,
- la CENTO et l'OTASE, l'ANZUS et les divers pays de l'« Asie Maritime », groupée autour du Japon et de l'Indonésie, elle-même dégagée de l'axe Pékin-Djakarta,
- au loin, barrant l'accès de l'Afrique, les pays arabes féodaux, notamment l'Arabie séoudite.

En outre, il faut citer toutes les bases USA et la VII^e flotte au centre et aux abords du continent jaune. La Russie et les Etats-Unis occupent donc, par rapport à la Chine, des positions avantageuses. En outre, « l'escalade » américaine au Nord-Vietnam, par sa poursuite impunie, en dépit des rodomontades de Mao, a valu à Washington un immense prestige en Extrême-Orient et que n'ont nullement entamé les événements plus récents. C'est lui, notamment, qui a facilité le dégage-ment indonésien vis-à-vis de Pékin et du communisme d'une manière générale.

A l'intérieur de la Chine même, Mao n'est pas unanimement accepté par tous les Chinois. Le 9^e congrès du P. C. C. n'a pas été un vrai plébiscite en sa faveur et les personnalités relevées au sein de l'appareil du parti l'ont été par des hommes « sûrs » désignés, et non pas élus. A vrai dire, au cours de sa longue histoire, la Chine ne se tenait généralement pas unie en un seul bloc derrière ses maîtres successifs. Et puis, le destin de la grande république jaune ne dépend pas seulement de l'emprise politique de l'équipe du moment. Il est fonction aussi de la force économique et de la puissance militaire du pays. Que vaut la Chine à ce double point de vue ?

— *Du point de vue économique, la Chine représente un immense potentiel non encore exploité.*

Mao Tsé-Toung chiffrait lui-même, il y a peu de temps, à 30 à 50 ans le retard scientifique, technologique et industriel de son pays. Certes, nous venons de constater un réel progrès dans le domaine de la recherche, mais sur le plan des réalisations les résultats sont encore modestes et la « révolution culturelle » a accentué la lenteur de l'exploitation. Assurément, la production agricole a atteint de nouveau son niveau de 1957. Mais entre-temps la population a augmenté de plus de cent millions d'habitants. D'une manière générale les experts estiment que le P. N. B. chinois ne pourra dépasser avant longtemps 2 % du P. N. B. mondial.

Mais la grande question qui se pose ici est celle-ci : la Chine développera-t-elle son économie avec ou contre l'Occident ? De la réponse donnée à cette interrogation dépendra largement, en bien ou en mal, le destin du monde de demain. Et peut-être le Japon a-t-il virtuellement

pris position en la matière. Tout en n'envisageant que des relations strictement commerciales avec Pékin, il estime sans doute qu'une entente économique serait de nature à tenir le politique en suspens, Mao lui-même ayant intérêt à pratiquer la stratégie de la prospérité...

De toute manière, une autre question se pose aux Occidentaux : est-il vraiment concevable de tenir en dehors des Nations Unies un peuple de 700 millions d'habitants disposant d'un tel potentiel économique ?

Cependant cette éventuelle collaboration de la Chine rouge avec le monde libre met en cause un autre aspect de la plus grande nation communiste : sa force militaire.

— *L'armée chinoise constitue actuellement le soutien du régime.*

Les incidents de l'Oussouri ont attiré l'attention du monde sur les forces armées chinoises. Puis le 9^e congrès du P. C. C. a montré que celles-ci, dûment épurées, étaient désormais entièrement dévouées au régime.

Certes, il ne semble pas que l'armée chinoise soit bien apte à une guerre très moderne. Comportant 3 millions d'hommes, elle est dotée, en effet, d'un armement en partie vieilli. Les blindés sont d'un type soviétique ancien et constituent l'équipement des quatre divisions blindées des forces chinoises. Celles-ci comportent encore, comme troupes d'élite, deux divisions aéroportées et deux divisions de cavalerie en tout. Bref, les forces terrestres sont d'une qualité nettement inférieure à celle des Russes.

Numériquement elles peuvent être renforcées par des miliciens, dont le nombre est estimé à 20 millions. Ce sont les milices qui, en cas de conflit, doivent maintenir l'ordre et assurer le ravitaillement du front.

En somme, la Chine n'a guère qu'une armée défensive, plus apte à la guérilla qu'au combat moderne.

Quant à la marine, elle est peu importante, compte tenu des 12 000 km de côtes chinoises. Sur quelque 700 unités elle compte environ 400 vedettes de police ou de surveillance des côtes, quelques destroyers et frégates, ainsi qu'une trentaine de sous-marins, dont quelques-uns à grand rayon d'action, donc susceptibles d'intervenir éventuellement sur la côte américaine.

L'aviation — à laquelle les Chinois ne semblent pas attacher une très grande importance — dispose sans doute d'environ 3000 appareils de combat (essentiellement des Mig 15, 17, 19, 21), de 500 bombardiers légers, de 350 avions de reconnaissance et de transport.

Le potentiel militaire classique de la République chinoise n'est donc nullement comparable au russe. Mais une conquête du pays par l'URSS, à supposer qu'elle soit possible, serait continuellement remise en cause par les forces de guérilla qui s'organiseraient dans le pays, avec le concours de l'armée régulière et de la milice.

Enfin, il convient de mentionner ici l'arme nucléaire chinoise qui doit permettre, à brève échéance, une intervention éventuelle dans tout le Sud-Est asiatique.

Cette possibilité inquiète notamment l'Australie. Celle-ci voudrait, en présence de cette menace, organiser face à la Chine, avec les puissances de l'Asie maritime notamment et une certaine garantie américaine, une sorte de « stratégie de l'avant ».

Les Etats-Unis, pour leur part, prévoient contre ce danger leur système A. B. M., tout en n'excluant pas d'éventuels pourparlers avec Pékin. En fait, c'est surtout au Vietnam que, par nations interposées, la Chine se heurte à la fois à sa rivale communiste et à la grande puissance mondiale occidentale...

— *En effet, le différend sino-soviétique et la solidarité des deux Grands ont suscité autour de cette guerre d'Extrême-Orient d'étonnantes relations « ami-ennemi ».*

Tout se passe au Vietnam comme si ces temps derniers chacun des deux grands pays communistes voulait aider suffisamment Hanoï pour lui rendre possible de poursuivre la guerre, mais sans lui permettre de la gagner.

Car *une défaite américaine irait à l'encontre de l'intérêt de l'URSS et de celui de la Chine.* Pour la Russie, elle laisserait le champ libre à l'expansion chinoise dans toute l'Asie. Mais elle renforcerait aussi, en supprimant cette pomme de discorde qu'est pour les deux Grands le Vietnam, la solidarité Washington-Moscou face à Pékin.

Une victoire des Etats-Unis serait tout aussi préjudiciable aux deux grands pays communistes. En effet, pour Mao ce serait la fin de son rêve de domination sur toute l'Asie. Pour Moscou, par contre, elle

accentuerait encore le poids de la supériorité des USA dans les relations russo-américaines.

Toutefois il est à présumer que si les Etats-Unis avaient été sur le point de gagner néanmoins la guerre, l'Union soviétique serait intervenue en offrant ses « bons offices », afin de se réserver le beau rôle du médiateur. Mais il est possible qu'une demi-victoire — qui maintiendrait en Asie une présence militaire américaine suffisante pour contenir les visées chinoises sur tout le sud-est du continent — apparaisse aux maîtres du Kremlin comme une solution somme toute acceptable...

Il est évident qu'une telle perspective ne peut plaire à Pékin, qui, en outre, voudrait sans doute ne pas se tenir en dehors des discussions relatives à la paix au Vietnam. Peut-être la suggestion d'une reprise des conversations « entre ambassadeurs » à Varsovie, adressée à Washington, s'expliquait-elle de la sorte. Mais ces entretiens ont été décommandés à la dernière minute. Alors ?

* * *

Il en résulte de nos considérations sur les deux orientations considérées du communisme actuel, que la Russie d'une part, la Chine de l'autre, constituent bien les deux pôles officiels et puissants du monde marxiste du moment. Mais dans les deux cas l'idéologie sert de véhicule à un impérialisme séculaire. La question se pose cependant si, par-delà ces deux positions de force, il n'est pas possible d'envisager pour l'avenir cette « troisième voie » du communisme que semblait annoncer le « printemps de Prague », si cruellement bloqué dans l'immédiat.

Quelles perspectives s'offrent éventuellement à un tel mouvement et que représente-t-il dès maintenant à Moscou, dans le bloc de l'Est et dans le contexte général du monde d'aujourd'hui et de demain ?

IV. LA « TROISIÈME VOIE »

La question soulevée ici n'est pas d'aujourd'hui. Elle s'est posée déjà dans les années cinquante, lors du « dégagement » de Tito. A vrai dire, ce dernier, tout en prenant ses distances par rapport à Moscou, entendait bien rester communiste. C'est comme tel qu'il a approuvé, en 1956, l'intervention russe en Hongrie. Car il s'agissait alors d'un mouvement antimarxiste.

Mais Tito, tout en se proclamant communiste, s'élevait contre toute immixtion d'un pays étranger — fût-il l'URSS — dans les affaires intérieures d'un autre Etat marxiste, de la Yougoslavie en particulier. C'est pour cette raison qu'en 1968 il a condamné le deuxième coup de Prague, intervention injustifiée à son sens. Car il s'agissait ici, de la part des Tchèques, d'un communisme réformé, tel que le préconisait le chef yougoslave, partisan d'un pluralisme, à l'intérieur de son pays comme dans le cadre général d'un marxisme rénové et libéral.

Bref, communiste conscient, Tito n'a jamais voulu susciter un nouveau « bloc ». En était-il de même de Castro ? Ce dernier a bien tenté de créer, au cours de la « conférence tricontinentale » de 1966, l'OLAS — Organisation de solidarité des Etats latino-américains.

Pour fonder cette nouvelle entité, le *chef cubain professait une doctrine foncièrement différente du communisme soviétique* :

1°) *Il rejetait toute direction russe* du communisme auquel il déclarait appartenir, et il préconisait des « mouvements nationaux ».

2°) *Réprouvant la « ligne soviétique », il prêchait la conquête du pouvoir par la force*, écartant toute idée de coexistence pacifique sur le plan international et l'utilisation des voies légales à l'intérieur.

3°) *Il déclarait appuyer son mouvement sur les masses rurales*, non pas sur le prolétariat urbain comme les Russes.

En fait, ce qui caractérisait son mouvement, c'était son aspect spécifiquement latino-américain, son « caudillisme » marxiste, d'ailleurs mené en réalité avec une petite équipe de fils de famille et de petits bourgeois. Son premier gouvernement comprenait six avocats, un architecte, un ingénieur, deux officiers, un professeur d'université, un médecin, des étudiants. A l'exception d'un seul, tous avaient une formation universitaire...

Quoi qu'il en soit, le mouvement castriste a échoué en dehors de Cuba. Pas plus que la rébellion de Tito — mais pour des raisons foncièrement différentes — il n'a abouti à la constitution d'un « troisième bloc » homogène.

Mais quels sont les espoirs de la voie « libérale » ?
— *Pour les communistes libéraux de Tchécoslovaquie et de Roumanie il s'agit de tout autre chose que de la constitution d'un « bloc ».*

Leur mouvement est aussi loin du schéma castriste que des impérialismes soviétique et chinois. Ce qui est en cause ici, c'est une réforme générale du communisme par l'intérieur, avec l'affirmation des particularismes nationaux et du privilège, pour chaque peuple marxiste, d'être maître de son destin. C'est donc le rejet de la récente doctrine soviétique du droit d'intervention du « bloc » dans un « pays-frère » qui répudierait la « ligne » décidée par la nation-guide.

Nous sommes loin du mouvement castriste pour une autre raison : Dubcek et Ceausescu, contrairement au fils de famille cubain, ont toujours été des communistes et entendent bien le rester, comme Tito d'ailleurs. Certes, le chef tchèque avait rallié autour de sa personne, en été 1968, de nombreux non-communistes, car il est à la fois démocrate et libéral. « Je prie pour Dubcek », pouvait donc dire en toute honnêteté Mgr Tomasec. Et cette sympathie extra-communiste aurait certainement déterminé une certaine évolution du mouvement, dans un sens encore plus libéral et humain.

De ce fait, c'est le communisme du Kremlin qui était remis en cause sur le plan général du monde marxiste. C'était — ainsi qu'il a déjà été constaté au cours de nos développements — une tentative de renouveau, qui déjà trouvait son écho en Russie même. D'où les procès des intellectuels et les sanctions contre des savants ou écrivains qui abandonnaient la « ligne » officielle à l'heure même où un certain retour au stalinisme s'opérait dans les sphères dirigeantes soviétiques.

Et pourtant, en dépit des mesures prises contre diverses personnalités russes, le grand savant atomiste Sakharov publiait, en juillet 1968, son émouvant manifeste.

— *Au lendemain du printemps de Prague, l'appel d'un grand homme de science soviétique révélait au monde entier la naissance, en Russie même, d'un communisme « humain ».*

Mais que disait Sakharov ?

1°) *Que le monde actuel, divisé en deux blocs, courait à la ruine, non seulement par la menace nucléaire et la famine si largement répandue dans notre humanité, mais aussi par le « narcotique de la culture de masse » et le « dogmatisme bureaucratique ».*

2°) *Que des millions d'hommes de bonne volonté condamnaient la division du monde du fait d'idéologies ennemies, actuellement incompatibles.*

3°) *Que l'humanité aspirait à une parfaite liberté de pensée, d'expression et d'information.* En conséquence le manifeste *condamnait le stalinisme*, dont il stigmatisait les excès (plus de 10 millions de victimes).

4°) Qu'en conséquence il convenait de proclamer :

- *le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes,*
- *la nécessité de l'entraide entre Etats,*
- *l'interdiction, pour tous pays, d'exporter leur révolution ou contre-révolution.*

En bref, partisan d'un communisme humain, Sakharov souligne la nécessité, pour le marxisme comme pour le capitalisme, de se réformer tous deux, afin de permettre, *par un rapprochement entre les deux mondes actuellement opposés, la promotion d'une humanité meilleure.* Non seulement il réclame l'accès de tous aux bienfaits de la science et de la technique modernes, mais un ordre nouveau, repensé, dans lequel l'homme futur doit trouver l'épanouissement de toute sa spiritualité, de tout son sens artistique.

Tel est le généreux appel de Sakharov, privé, depuis, de ses hautes fonctions. Mais d'autres voix se sont élevées en Union soviétique pour la même cause. Après tant de condamnations d'intellectuels de cette tendance, voici qu'est l'objet d'une sanction l'historien Yakir, pour avoir fustigé Staline et réclamé une condamnation à titre posthume des crimes de ce dernier, énumérés dans une émouvante lettre à la revue « *Kommunist* ».

En somme, au moment même où s'accroît la pression de Moscou — au lendemain de la brutale fuite en avant du communisme « dur » du Kremlin contre les hommes libéraux de Prague — des marxistes humains nous tendent une main fraternelle...

V. CONCLUSION

Au terme de notre analyse, le communisme d'après Prague nous apparaît, à travers ses visages si variés, essentiellement sous deux aspects dominants et d'ailleurs foncièrement différents.

Son expression dure s'est alliée à l'impérialisme russe et à celui de l'éternelle Chine, recueillie par Mao. Résurgence marxiste des volontés de puissance séculaires de deux empires, cette compétition a ravivé la traditionnelle rivalité entre les tsars et les souverains « fils du ciel ».

Mais voici que, par-delà les idéologies et les stratégies qui menacent la paix du monde et celle des hommes, s'amorcent sous nos yeux des mouvements généreux qui, ignorant les frontières tout en reconnaissant les aspirations des nations, tentent de promouvoir un général rassemblement des âmes et des cœurs. Car, au-delà du rideau de fer, le libéralisme ne s'est pas éteint avec le printemps de Prague et sa flamme survit dans le for intérieur de bien des hommes de bonne volonté...

Il est réconfortant d'ailleurs que ces appels aient trouvé un écho chez de belles âmes occidentales qui, elles aussi, rêvent d'un communisme humain dont Roger Garaudy s'est fait l'interprète : « ...l'essence du socialisme », écrit-il, « c'est précisément d'être le régime capable de faire de chaque homme un homme, c'est-à-dire un créateur, un moment décisif de l'initiative de l'histoire de la création de l'homme par l'homme ».

Même chez des personnalités atlantiques l'on trouve comme une résonance des idées de Sakharov. M. McNamara a pu écrire : « Nous voici tous arrivés à une époque où les conséquences de notre folie deviennent de plus en plus catastrophiques dans le domaine de la guerre et de la paix. Finalement, la sécurité de l'homme ne repose plus sur son armement, mais sur son esprit... ».

Toutefois qui triomphera finalement « en face » ? L'impérialisme russe ou chinois ? Le communisme humain qui invite au grand dialogue des croyants et des non-croyants ? L'avenir nous le dira, mais le récent congrès de Moscou n'a pas fourni de réponse à la question posée.

Quoi qu'il en soit, les « durs » du Kremlin sont actuellement contestés chez eux et chez leurs associés et la Chine n'a recruté en Europe que la modeste Albanie. Il y a tout de même là de sérieuses raisons d'espérer...

Colonel Fernand-Thiébaud SCHNEIDER

